

A. Séance d'ouverture

La loi du dialogue

Ferdinand GONSETH
juin 1952
(13 p.)

revue *Comprendre*, n° 5–6 (1952), éd. Société européenne de culture (Venise)
dir. Umberto CAMPAGNOLO

reproduit dans *Dialectica*, vol. 6, n° 2 (juin 1952), pp. 107–19

111-3 de l'intolérance dans le dialogue ?

l'entrée dans le dialogue peut-elle se faire sans satisfaire à certaines exigences préalables ? Le dialogue n'a-t-il pas ses règles, sa loi, faute desquelles il ne resterait qu'un vain exercice ?

La première de ces exigences est celle du sérieux de l'**engagement** réciproque. [...]

La seconde des exigences, qui ne va pas sans la première, est la sincérité. [...]

[...]

La troisième des exigences est l'intolérance, une certaine intolérance systématique sur le plan du dialogue qui n'exclut pas, d'ailleurs, la plus large tolérance pratique. Voici ce que j'en disais dans l'introduction du dialogue paru sous le titre : *Déterminisme et libre arbitre*.

[...]

» Le genre que nous avons décidé de pratiquer n'est pas la dispute de tous contre tous, c'est la discussion de chacun contre tous. Autant qu'un autre, plus qu'un autre, ce genre a ses exigences. Disons-nous que celles-ci nous font de la tolérance envers toute opinion, une règle intangible ? Ce serait dire, à la fois, trop et trop peu. Trop peu, car non seulement nous admettrons, nous subirons, nous souffrirons la contradiction, mais nous l'accueillerons, nous la provoquerons, comme un des moyens de notre recherche. En engageant notre façon de voir dans la mêlée, nous ne nous contenterons pas de regarder comme inévitable qu'elle soit heurtée, contestée et combattue par d'autres opinions ; nous estimerons que la confrontation de points de vue opposés est la condition même de notre progrès. Non seulement nous entrerons dans la lice en pensant : que vais-je dire et vais-je répondre ? mais en nous demandant avec sincérité : que vais-je entendre, que vais-je comprendre ? Ce serait cependant aller trop loin que de présenter la tolérance à l'égard des idées qui ne sont pas les nôtres comme une vertu dernière. Elle n'est que l'envers d'une exigence plus impérieuse qui fait de l'intolérance une vertu fondamentale. Nous rechercherons la contradiction non pour la tolérer, mais pour la dépasser. Nous provoquerons les oppositions en apparence inconciliables dans l'espoir de nous hausser au niveau où elles se concilient. Nous accueillerons la dissonance dans l'attente de l'accord où elle se fondera.

» Toute confrontation générale de points de vue court le danger d'aboutir au tumulte et au chaos. Même si le tumulte est contenu par un ordre apparent, le danger d'un chaos invisible et silencieux des idées demeure. Comme y échapper ? En nous appliquant à n'évoquer les contradictoires, les inconciliables et les incompatibles que pour en faire des repères sur le chemin d'un nouvel arbitrage... ».

[...] Pour que le dialogue ne s'enlise pas dans les contradictions ou pour qu'il ne dégénère pas en une interminable controverse, il faut, me semble-t-il, qu'il soit bandé par le refus intransigeant des fausses positions dans lesquelles il doit être interdit de s'installer. J'irai même plus loin. Pour que le dialogue, en tant qu'expérience collective, puisse briser et surmonter les contradictions dont il part, il faut que l'intensité en reste soutenue par une véritable intolérance mutuelle, non pas par une intolérance aveugle et chargée d'affectivité, mais par une intolérance méthodique. Ce que j'apporte à l'expérience collective, c'est ma propre pensée, dans ce qu'elle a de plus affirmée et de plus personnelle. Mon rôle est de la faire voir, c'est de la donner avec une insistance qui soit à la mesure même de ma conviction. La force même avec laquelle je la soutiendrai, avec laquelle je serai capable de la soutenir, sera constituante de l'expérience que les autres feront à mon contact. Et la résistance qui me sera opposée sera constituante de l'expérience que je ferai moi-même. Si je cède par civilité ou que l'on me cède par bonté, c'est mettre fin à l'expérience avant d'en avoir reconnu la portée. Ce n'est qu'en s'appuyant sur la résistance qu'elles s'offrent mutuellement que deux pensées contraires peuvent dégager les conditions d'un accord qui les dépasse toutes deux, qui les **intègre** l'une et l'autre. Telle me paraît devoir être la rude discipline du dialogue qui entend faire des diversités initiales le moyen d'une communauté de travail et d'action.

114 ouverture, harmonie émergente

La quatrième exigence du dialogue est l'ouverture, l'ouverture à l'expérience que le dialogue représente. Elle est la modératrice de l'intolérance, elle lui donne son sens. Sans elle, l'intolérance méthodique dégénère en étroitesse absurde et stérile. Derrière la conviction même avec laquelle ma pensée se présente et se défend, il doit y avoir la crainte de l'erreur, de mon erreur. Au plus fort de mon intransigeance, il faut que je m'ouvre déjà en secret à l'imprévu qui me dépassera. En même temps que je maintiens entière ma volonté de rester fidèle à ce que je suis, de ne confier à personne d'autre la responsabilité de l'**engagement** qui est le mien, la loi du dialogue exige de moi que je sois prêt à réviser la forme de ma fidélité et les formes de mon **engagement**.

114-5 harmonie émergente

Le dialogue part du divers, du multiple, de l'incoordonné, mais ce n'est pas pour se complaire dans le respect de toutes les sincérités : il entend faire surgir une sincérité accordée, une sincérité unanime, sinon uniforme. Dans sa vigilance à ne pas être inférieure à ce qu'elle peut être, à ce qu'elle est profondément, chaque conscience doit être tendue vers ce qu'elle n'est pas encore, dans l'attente d'une participation dont elle est encore exclue : le dialogue ne sera pas ce qu'il peut être, ce qu'il doit être, si les consciences isolées sont incapables de s'**intégrer** dans une conscience une et complexe comme un organisme, dans la **Conscience du Dialogue**.

115-6 choc des idées VS isolement

Quel est ce mystère : pourquoi la lumière peut-elle jaillir du choc des idées ? Comment peut-il se faire que le « combat de tous contre tous » puisse parfois (et même souvent) porter plus loin que les longues réflexions solitaires ? Chacun vient verser ses inévitables erreurs au fonds commun de la discussion : comment expliquer qu'elles ne s'ajoutent pas les unes aux autres ?

Certes, l'œuvre de la pensée ne se fait pas dans le bruit et l'agitation. Elle exige le repli du penseur sur lui-même, souvent, sinon toujours. Mais suffit-il de penser dans un silence vigilant, dans un recueillement attentif et tendu pour penser juste ? La méditation solitaire et prolongée est-elle une garantie sûre de la vérité des édifices mentaux qu'elle distingue et qu'elle élève ? S'il suffisait, pour qu'une idée soit juste, qu'elle ait été longuement et patiemment mûrie au sein d'une conscience d'homme, pourquoi toute démarche efficace de la pensée devrait-elle être payée de tant d'erreurs ?

En réalité, tout esprit qui s'isole s'expose. En refusant de se mesurer aux suggestions qui lui viendraient de l'extérieur, il se livre à certains périls qui lui viennent de lui-même. [...]

L'homme (j'en ai l'intime sentiment) n'est pas un être clair, un être de lumière qui sache marcher, seul et sans appui, vers ses propres vérités. S'il les cherche dans ses propres profondeurs, en oubliant (en voulant oublier) qu'il est partie d'un monde qui n'est pas tout en lui, ce qu'il y trouve est plus un amalgame de passion, de sève et de vérité que la trame d'une connaissance essentielle et universelle.

L'homme qui se retire dans sa propre pensée est souvent un homme qui rêve, qui rêve une vérité absolue ou une réalité dernière. Sans qu'il s'en aperçoive, son imagination entre dans le sillon tracé par un effort commun et le prolonge en croyant obéir à de strictes nécessités. Mais viennent l'**épreuve** des faits ou la confrontation du dialogue, ces apparences de nécessité se révèlent factices ou fallacieuses.

« On pense comme on se heurte », disait Paul Valéry. Une pensée qui s'envole est souvent une pensée qui s'évade. Le souci de l'authentique, du juste est certes un guide sûr, mais c'est un guide qui vous lie par une pesante chaîne.

« Malheur à celui qui est seul » est-il écrit. Ne faut-il pas le dire surtout, le dire doublement de celui qui reste seul à penser ce qu'il pense ? Celui qui s'aventure seul pourra-t-il éviter de se perdre ? Il peut cependant arriver qu'un seul ait raison contre les tous les autres. S'il le sait jusqu'à l'affirmer, n'est-ce pas qu'il a dû en faire l'épreuve, qu'il a donc dû subir le heurt des faits et des pensées qu'on lui oppose ?

Dans le domaine de la pensée c'est plutôt : « Malheur à qui s'isole » qu'il faudrait dire. Une pensée qui se suffit à elle-même est une pensée promise à l'erreur.

117-8 vers une **conscience collective** (aka référentiel collectif ?)

À lui seul, le dialogue des mathématiciens est déjà générateur et formateur de ce que nous nommons plus haut une « conscience de dialogue ». La science, dans son ensemble, ou dans tel ou tel groupe de discipline, offre l'exemple d'une dialogue beaucoup plus violemment contrasté et d'une « conscience de dialogue » beaucoup plus vaste et plus complexe.

[...]

L'exemple de la science réelle ne permet guère d'en douter : l'**instance** devant laquelle les problèmes difficiles de la connaissance se posent, devant laquelle les problèmes difficiles de la connaissance se posent, devant laquelle les différends se portent, au nom de laquelle ils se tranchent, a tous les caractères d'une **conscience collective**. Elle vit d'une vie à la fois historique et actuelle. Elle a ses moyens d'**information** et elle ne

se réduit pas à ces moyens. Elle a ses libertés et ses contraintes : elle est capable de juger et de réviser ses jugements.

Elle bénéficie d'une expérience dont aucune conscience individuelle n'est capable ; elle développe une compréhension forçant les limites naturelles de la compréhension des individus ; elle engendre une responsabilité qui n'est pas la simple et seule addition des responsabilités particulières[...]

[...]

C'est par ce rapport [à la fois de fidélité et de libre sincérité] [...] que tout savant participe à une justesse de pensée et à une authenticité de connaissance dont il serait, à lui seul, incapable.

La science n'est ici qu'un exemple : un exemple certes frappant, mais on en pourrait donner cent autres. Tout dialogue qui s'établit véritablement engendre sa propre « conscience collective », et c'est par là que s'éclairent (tant soit peu !) le miracle de sa réalité et mystère de son efficacité.